

Cap-aux-Diamants

L'art au pluriel : Les communautés à l'oeuvre

Lise Drolet

Marie-Anne, Idola, Thérèse et les autres...
Numéro 21, printemps 1990

URI : id.erudit.org/iderudit/7596ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN 0829-7983 (imprimé)
1923-0923 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Drolet, L. (1990). L'art au pluriel : Les communautés à l'oeuvre.
Cap-aux-Diamants, (21), 43–46.

Tous droits réservés © Les Éditions Cap-aux-Diamants inc., 1990

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

L'ART AU PLURIEL LES COMMUNAUTÉS À L'ŒUVRE

par Lise Drolet*

DE LA NOUVELLE-FRANCE AUX ANNÉES 1930, L'ART créé par les femmes est resté à peu près inconnu. Peu d'artistes féminines et encore moins leurs œuvres ont traversé l'épreuve du temps. Quelques noms de créatrices nous sont néanmoins parvenus grâce aux journaux, aux registres de certaines paroisses, aux rares signatures apposées au bas des tableaux et aux fonds d'artistes célèbres.

Ainsi, l'ensemble de nos connaissances sur Félicité Angers, Madame Octave Bédard «née Audet», Marguerite Giguère ou Mademoiselle Slater entre autres, tient en quelques pages. Le plus souvent, ces informations témoignent de la pratique de l'art comme activité de délasserment pour les demoiselles de la bourgeoisie ou de la noblesse ou encore de la formation des couventines.

Quelques-unes de ces artistes du dimanche vont néanmoins connaître une brève notoriété, comme le révèlent ces notices de l'*Électeur* en 1890:

«Mademoiselle Lillie O'Ryan vient de terminer une copie d'une Madeleine dans la grotte de l'Albane sur l'original que possède le Séminaire et l'exposera chez Livernois».

«Madame Alfred Robitaille vient de terminer une peinture à l'huile représentant le pont Scott de Saint-Roch. La peinture sera exposée dans la vitrine de Monsieur Morency, peintre et c'est un but de charité».

À partir de la seconde moitié du XIX^e siècle, les activités de certaines religieuses des communautés québécoises les distinguent des dilettantes laïques. L'étendue de leur champ de création artistique et le rayonnement de leurs œuvres permettent d'affirmer que, dès les débuts de la colonie jusqu'à la Deuxième Guerre mondiale, les religieuses ont formé au Québec le premier groupe de professionnelles vouées à l'art et à son enseignement.

Quantité de créatrices se recrutent chez les religieuses et surtout au sein des communautés d'enseignantes. Dans la région montréalaise, les artistes les plus remarquables sont des sœurs de Sainte-Anne et des dames de la Congrégation de Notre-Dame. D'après leurs archives, ces der-



Intérieur de l'église Notre-Dame-de-la-Jacques-Cartier. Cette Immaculée Conception de l'autel latéral droit provient de l'atelier du Bon-Pasteur vers 1890. (Archives nationales du Québec à Québec, fonds Philippe-Gingras).

nières ont réalisé plus d'un millier d'œuvres, en majorité des peintures. Ces pièces sont distribuées à travers le Canada, en Nouvelle-Angleterre et dans le Middle West américain.

Grandes pédagogues, les émules de Marguerite Bourgeoys publient, vers 1871, une *Grammaire*

d'art, un *Traité des définitions* en 1878 et un *Syllabaire du dessin* en 1904. Plus tard, elle dirige une réputée École des Arts et Métiers à Montréal.

Dans la vieille capitale, les religieuses de la Charité de Québec (sœurs Grises) et les Servantes du Cœur Immaculé de Marie (sœurs du Bon-Pasteur) comptent parmi les plus actives. Chez les premières, Marie de l'Eucharistie (Marie-Elmina Lefebvre, 1872-1946) peint plus de trois cents tableaux religieux, copies de maîtres, portraits, scènes de genre et natures mortes, pendant le demi-siècle que dure sa carrière. Ses œuvres se retrouvent, entre autres, à l'arche-



Ce Repentir orne la chapelle du Bon-Pasteur aujourd'hui. Il a été réalisé par leur atelier en 1912. La communauté conserve plusieurs œuvres rattachées par leur iconographie au thème du pardon. (Collection privée).

vêché de Québec, à l'Hôtel-Dieu, à la villa Spencer Wood (incendiée), dans les églises de Montmagny, Saint-Omer, Sainte-Flavie, Courville, Saint-Maurice de Thetford, Notre-Dame-de-Jacques-Cartier et Saint-Jean-Baptiste de Québec. Comme l'écrivent les sœurs Grises, la carrière de peintre et d'enseignante de sœur Lefebvre s'arrête au moment où elle «passe suavement du tabernacle d'ici-bas à celui de l'éternité»!

De «saintes artisanes»

Pour bien définir l'art des religieuses on doit tenir compte des activités qui, hors des arts dits «majeurs», tiennent du savoir-faire d'habiles artisanes. Pendants féminins des sculpteurs d'or-

nements d'églises, d'enseignes, de décorations de meubles ou des peintres de portraits populaires, les sœurs ont tissé, cousu, brodé, galonné, moulé, façonné, doré, orné, enluminé et coloré comme elles peignaient ou dessinaient.

Durant deux siècles, les ursulines de Québec comptent dans leurs rangs des brodeuses renommées. Les broderies des ursulines exigent autant de sens artistique que de patience et de minutie. Elles ornent des vêtements sacerdotaux et des parures d'églises dont certains exemplaires, soigneusement conservés, constituent des trésors de l'art ancien du Québec.

Dévouées depuis 1850 à l'accueil des «femmes perdues» et à l'éducation des enfants, les sœurs du Bon-Pasteur de Québec vont, par des activités artistiques très diversifiées, participer à la survie de leur communauté et de ses œuvres charitables. Provenant de créatrices regroupées en un atelier actif pendant plus d'un siècle, les œuvres du Bon-Pasteur relèvent surtout de la pratique de la peinture, de l'enluminure, de la broderie et du travail du plâtre.

Pendant la durée de cet atelier, le fruit de ces travaux — et de l'enseignement — permet à la communauté de survivre. Au moment des obédiences annuelles, une bonne quinzaine de religieuses, au talent reconnu, se voient affectées d'office à la cause de l'art. D'après sa biographie, sœur Marie-de-Jésus (Marie-Elmina Angers, 1844-1901), la plus célèbre des artistes du Bon-Pasteur répétait souvent «si ma journée de travail peut pourvoir à la vie d'une de nos pénitentes, cela me suffit».

Le moulage et la sculpture de la cire, un art mineur dont la pratique, au Canada français, est dévolue depuis le XVIII^e siècle aux communautés religieuses de femmes, apparaît dès les premières années de la congrégation. Ne craignant pas les difficultés de la tâche, les sœurs sculptent en 1878 un gisant de sainte Philomène pour l'église de Sainte-Pétronille de l'île d'Orléans. Couchée sous un autel latéral, vêtue «de pourpre et d'écarlate», coiffée de vrais cheveux dorés, la sainte, «magnifique ouvrage en cire [...] d'un genre nouveau dans le pays, fait vraiment honneur à la bonne sœur qui l'a exécuté» rapporte l'*Événement* de Québec.

Plus tôt, en mars 1867, le *Courier du Canada*, rapporte qu'une «magnifique paire de pantoufles en moire antique blanche (qui) portent sur le dessus — brodées d'or et d'argent — les armes du pape et sur les côtés un courant de feuilles d'érables» doit parvenir sous peu à Rome. Ce cadeau des servantes du Cœur Immaculé de Marie à Pie IX consacre l'habileté des brodeuses du couvent de la rue De la Chevrotière.

L'art de l'enluminure

La broderie et le moulage de la cire n'apportent pas à l'atelier la moitié du renom que lui mérite la technique de l'adresse enluminée. Document de prestige souvent offert aux dignitaires de passage dans la capitale, l'adresse connaît une vogue remarquable à Québec. En 1878, Lord Dufferin reçoit une pluie d'hommages enluminés par les sœurs du Bon-Pasteur et de la Charité de Québec. Elles y ont, semble-t-il, «déployé un goût parfait et une délicatesse exquise». Minutieuse et perfectionniste, sœur Marie-de-Saint-Amédée (Marie-Gracia Plourde, 1865-1956), enlumine et décore des centaines d'adresses. Les plus prestigieuses vont à la famille royale d'Angleterre et aux papes Léon XIII et Pie X.

À chaque année, les parades et processions fournissent l'occasion aux Canadiens français de démontrer leur attachement à leur patrie et à leur foi. Ces activités procurent de multiples commandes aux ateliers de religieuses. Spécialistes de la confection de bannières processionnelles, les communautés y puisent une importante source de revenus. Les bannières sont confectionnées en soie moirée ou glacée, brodées de galons, ornementées d'appliqués de velours, de glands, de cordes, de franges dorées ou colorées. Elles sont conservées avec soin par leurs propriétaires qui les arborent fièrement à tous les défilés. Les bannières des sociétés nationales, pieuses ou culturelles sont des acquisitions de prestige. Ainsi, sur la quarantaine de bannières exhibées lors de la grandiose parade de la Saint-Jean-Baptiste de 1880 à Québec, onze proviennent de l'atelier du Bon-Pasteur. Entièrement conçues et réalisées par les «sœurs dessinatrices», elles portent, outre broderies et dorures, des peintures de saints, de personnages et scènes historiques ou de paysages brodées dans des médaillons. Aujourd'hui, la fabrique Saint-Charles-Borromée de Charlesbourg conserve une de ces bannières exécutées conjointement par les religieuses et le sculpteur Louis Jobin (1845-1928).

Des statues en plâtre

Longtemps après la Seconde Guerre mondiale, les sœurs Grises et les sœurs du Bon-Pasteur perpétuent l'art du moulage et de la polychromie du plâtre. En 1950, une photographie de l'atelier de plâtre de l'Institut du Bon-Pasteur montre une centaine d'œuvres alignées sur de longues tablettes. Des sculptures de grand format du Sacré-Cœur de Marie et de saint Joseph voisinent des crucifix pathétiques et polychromes; des bustes de la Vierge côtoient des angelots en prière, des saintes Thérèse et des Enfants-Jésus délicats. Deux *Pietà* colorées rappellent qu'avec leur image pieuse et attendrissante, plusieurs de ces



Cette Transfiguration, peinte par sœur Marie de Jésus en 1885 de l'atelier du Bon-Pasteur de Québec, décore aujourd'hui l'église de Saint-Laurent à l'île d'Orléans.

plâtres entretiennent les dévotions québécoises. Certaines de ces œuvres ont échappé à la vague iconoclaste de l'après-Vatican II, leurs brillantes polychromies, la délicatesse de leurs modelés et de leur fini impeccable témoignent de la minutie et de la science de leurs exécutrices.



Apparition du Sacré-Cœur à Marguerite-Marie Alacoque attribuée à l'atelier du Bon-Pasteur, auteur d'au moins 25 œuvres sur ce thème. Cette iconographie se répand avec la dévotion au Sacré-Cœur. (Collection privée).

Restaurer des tableaux

La restauration de tableaux anciens constitue un autre champ d'action dans lequel les religieuses ont exercé leur talent. Ces activités sont maintenant difficiles à retracer, mais elles semblent avoir été nombreuses et appréciées aux XIX^e et XX^e siècles. Les collections du musée du Séminaire et de l'Hôtel-Dieu de Québec comptent plusieurs toiles restaurées (souvent avec beaucoup d'audace) dans les années 30 par sœur Marie-de-Saint-Amédée du Bon-Pasteur de Québec. Dans l'ouvrage *A travers l'histoire de Beaumont* (Lévis, 1943), Pierre-Georges Roy affirme à propos du *Martyre de saint Etienne* (tableau d'Antoine Plamondon surmontant le maître-autel de Beaumont que «la dernière restauration fut l'œuvre de la mère Marie de l'Eucharistie, des Sœurs de la Charité de Québec, dans l'été de 1928».



Intérieur de l'atelier des sœurs de la Charité de Québec.
(Archives de la communauté).

Les œuvres peintes par les religieuses du Bon-Pasteur forment un ensemble de près de 800 composantes et résultent d'une pratique étalée sur un siècle, de 1860 à 1960. Regroupées en atelier où elles se partagent les tâches, les artistes de l'Institut jouissent d'une solide réputation auprès du clergé et de la bourgeoisie québécoise. Leurs œuvres, surtout des copies de tableaux religieux et des portraits, connaissent une diffusion populaire dans tout le Québec et dans plusieurs paroisses catholiques de l'est américain.

L'atelier compte une quinzaine d'artistes. Certaines, comme Marie-de-Jésus, Marie-de-Sainte-Virginie (Marie-Elmina Rhéaume, 1864-1956), Marie-de-Saint-Jean-Berchmans (Céline Fréchette, 1853-1942) et Marie-de-Saint-Aubin (Alma Aubin, 1885-1967) sont très prolifiques. D'autres, comme Marie-de-Saint-Amédée, participent à l'exécution des œuvres en appuyant les chefs d'atelier de leurs connaissances techni-

ques. Certaines développent des talents particuliers, comme les sœurs Saint-Aubin ou Saint-Jean-Berchmans pour le portrait.

Une grande partie des toiles réalisées résulte de la collaboration de plusieurs artistes. L'unité de style obtenue par une formation identique et l'esprit communautaire rend l'apport de chacune difficile à distinguer. Parfois signées du seul nom de la directrice d'atelier ou de celui de la communauté, ces œuvres sont anonymes la plupart du temps. À quelques exceptions près, il est difficile d'attribuer les autres œuvres.

Large diffusion

Comme la plupart de leurs consœurs des autres communautés, les peintres et dessinatrices du Bon-Pasteur bénéficient, parfois grâce à des mécènes fortunés, des leçons d'artistes en vogue comme Théophile et Eugène Hamel, peintres de Québec, David Ouellet, architecte et Robert Wickenden, un peintre anglais «disciple de l'École de Barbizon». Encouragées par leurs supérieures conscientes de la valeur de l'atelier et de la nécessité d'une formation adéquate, certaines des artistes effectuent des voyages éducatifs. Ainsi, dûment chaperonnée, sœur Marie-de-Jésus visite les plus grands musées de New York tandis que sœur Saint-Jean-Berchmans se rend au conservatoire de Boston.

Aujourd'hui, les œuvres de l'atelier ornent de nombreuses églises et institutions de Québec. La chapelle du Bon-Pasteur de Québec, la chapelle du Sacré-Cœur de la basilique Notre-Dame, l'église du Très-Saint-Sacrement, celles de Saint-Sauveur, de Saint-Malo, de Saint-Jean-Baptiste, de Notre-Dame de Jacques-Cartier, du Sacré-Cœur de Marie, de Notre-Dame du Chemin, de Charlesbourg ainsi que l'Hôtel-Dieu, l'Hôtel-Dieu du Sacré-Cœur, le Séminaire et l'archevêché possèdent notamment des peintures — portraits ou tableaux pieux — des sœurs du Bon-Pasteur. Une soixantaine de paroisses de la province conservent encore des tableaux des religieuses. Parmi celles-ci, mentionnons Saint-Calixte de Somerset (Plessisville), Saint-Louis de Lotbinière, Sainte-Gertrude de Nicolet, la cathédrale de Chicoutimi, Saint-Michel de Bellechasse, Saint-Magloire, Sainte-Louise de l'Islet, Saint-Thomas de Montmagny où des ensembles de plusieurs œuvres témoignent de l'intensité de la production.

Aujourd'hui, les œuvres des religieuses amusent davantage qu'elles sont appréciées. Toutefois, il ne faudrait pas s'y méprendre: les sœurs du Bon-Pasteur et leurs consœurs québécoises étaient bien de leur temps. ♦

*Historienne de l'art